

Burgel, G. et Genestier, P., dir. ,(1989) *Formes urbaines. Villes en parallèle*, nos 12 et 13, 339 p.

Jean-Paul Guay

Volume 34, numéro 92, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022117ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022117ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, J.-P. (1990). Compte rendu de [Burgel, G. et Genestier, P., dir. ,(1989) *Formes urbaines. Villes en parallèle*, nos 12 et 13, 339 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 34(92), 237–238. <https://doi.org/10.7202/022117ar>



BURGEL, G. et GENESTIER, P., dir. (1989) Formes urbaines. *Villes en parallèle*, n^{os} 12 et 13, 339 p.

Pour Laurent Coudroy de Lille, le « retour en force de la forme dans le discours des sciences humaines sur la ville [est] un retour à l'évidence dont l'évidence reste à décrypter » (p. 189). C'est à cette tâche d'élucidation que s'emploie le recueil de textes présenté sous le titre de « Formes Urbaines » par *Villes en parallèle*, revue du Laboratoire de géographie urbaine de Paris X – Nanterre.

Dans le texte d'introduction, Philippe Genestier cadre le thème du numéro en formulant (p. 15) cinq questions, à la fois actuelles et ardues, sur : 1) le pouvoir sémantique de la référence à l'histoire lointaine dans la conception des objets urbains ; 2) la portée sociale du travail sur la forme dans l'action d'aménagement ; 3) l'hypothèse qu'il existe, pour la ville, des modèles culturels stables — comme on a admis qu'il en existe pour l'habitat ; 4) l'aptitude des analyses typo-morphologiques à fonder « un art urbain actuel » ; et 5) la crainte que « le contexte productif » contemporain ne fasse obstacle à l'inscription de la production architecturale dans « le continuum urbain ». Les réponses, en treize articles et sept entrevues, sont inévitablement disparates. Certains articles manquent de pertinence dans ce contexte — indépendamment de leur intérêt intrinsèque. Pourtant, ayant fait la part du feu, j'ai été comblé autant par l'abondance de la matière que par la qualité de la réflexion.

La recension d'un recueil est un exercice laborieux. Il faut l'avoir lu au complet pour être fixé sur son intérêt. L'insigne mérite d'un article n'est garant de la valeur d'aucun autre. Inversement, l'ineptie de quelques-uns ne doit pas détourner de poursuivre la lecture. J'ai accepté ce devoir de lecture à la fois par intérêt durable pour le thème des *formes urbaines* et sur la foi de signatures appréciées, comme celles de Philippe Panerai, de Marion Segaud ou de Jean-Pierre Gaudin. J'ai aussi le plus grand respect pour les travaux de Christian Devillers, mais cette fois sa contribution se présentait sous forme d'entrevue, genre qu'à prime abord je tiens en piètre estime.

J'étais donc enclin à repousser le plus possible la lecture des quelque 110 pages de texte tirées d'entrevues — sur 240 bien comptées. À ma grande surprise, les cinq entrevues qui ferment le recueil sont la partie de l'ouvrage qui a le mieux répondu à mon attente et à mes interrogations. Il faut dire que celui qui parle est un praticien, recyclé, si l'on veut, dans l'enseignement et la recherche, qui n'a pas pour autant perdu de vue ses soucis de producteur de formes, sa curiosité pour les moyens et les conditions du « travail sur la forme » dans l'organisation de l'espace urbain. À cet égard, la réflexion d'un professeur-chercheur comme Devillers s'appuie aussi sur sa formation pratique d'architecte et ses remarques sur le conflit entre les logiques sectorielles des producteurs et gestionnaires de réseaux, et la logique du projet urbain localisé, sont d'une pertinence pratique indéniable.

Les quatre autres personnes interviewées sont des architectes réputés comme Niemeyer et Chémétov, ou des architectes-urbanistes moins connus comme Gréther et Douady, mais qui

restent avant tout des praticiens... et qui n'en pensent pas moins. On peut tenir rigueur à Niemeyer de sa persévérance dans les ornières parallèles du formalisme architectural et de l'absolutisme politique; on ne saurait ignorer la vigueur de ses positions et la cohérence de son œuvre. Chémetov défend lui aussi un parti pris moderniste, mais pas celui de la table rase: il se réfère à la logique du lieu dans lequel s'inscrit son apport architectural. Ces considérations intéresseront les architectes — et quelques urbanistes mordus d'architecture; elles risquent de paraître futiles aux géographes qui, j'espère, accorderont plus de crédit à la distinction à laquelle tient F. Gréther «entre travail d'architecture et projet urbain» (p. 293), et plus d'attention au plaidoyer de C.N. Douady pour l'exercice local de la responsabilité d'aménager.

Après avoir avoué, à ma honte, que je reste insensible aux charmes des minutieuses analyses de leurs collègues Bertrand et Rouleau, je tenterai de me concilier les géographes en accordant que j'apprécie davantage les contributions de trois des leurs. D'abord de M. Roncayolo, qui disserte élégamment (en entrevue) sur la façon dont les formes accèdent au sens dans la société qui les accueille. Puis de A. Berque, qui a trouvé, dans la culture japonaise, un mode d'appréhension de l'espace urbain presque opposé à celui de nos esprits occidentaux. Et enfin de L. Coudroy de Lille dont l'analyse du nouveau plan d'urbanisme de Madrid trouvera certainement un écho chez les urbanistes.

Que des géographes aient eu l'élégance d'accorder autant de place, dans une revue qui leur appartient, aux architectes, architectes-sociologues, purs sociologues et autres *-logues* est tout à leur honneur. On se demande pourquoi l'un d'eux, de surcroît co-directeur de la publication, s'est réservé en fin de course (p. 335-339) le rôle peu élégant de contester légèrement à peu près tout ce qu'apporte de réflexion sérieuse et honnête une collection d'articles qu'il ne semble pas avoir lue, sur des sujets qu'il ne semble pas maîtriser. Or je n'ai encore cité que moins de la moitié des articles à la fois pertinents et convaincants.

La double réflexion sur la référence à l'histoire dans la production architecturale contemporaine et sur «l'appréhension patrimoniale de la ville» (p. 71) est amorcée par la longue entrevue du sociologue Alain Bourdin. Elle se prolonge dans le bel article de Véronique Biau sur «les pratiques urbanistiques en R: réhabilitation, reconversion, restauration» (p. 216). Pierre Pinon (p. 89-98) et Philippe Panerai (p. 101-109) parlent aussi, avec compétence et conviction, de formes urbaines héritées; ils le font sous l'angle de la réflexion méthodologique. Enfin, l'article difficile de Marion Segaud (p. 121-129) plaira à ceux à qui un intérêt obstiné pour le thème de la réception esthétique donnera la patience de la décoder.

Je m'arrêterais si cette parution de *Villes en parallèle* ne présentait en supplément le compte rendu d'un ouvrage que j'ai moi-même recensé, il y a quelques années, dans une obscure et éphémère revue montréalaise: *L'Urbaniste*, (vol. 4, n° 1, été 1986). C'est L. Coudroy de Lille qui, à son tour, se donne la peine de consacrer cinq pages bien tassées à l'important recueil de Claude Feltz et Gilles Ritchot intitulé *Forme urbaine et pratique sociale* (Montréal/Louvain-la-Neuve, Le Préambule/CIACO, 1985). Sa critique circonstanciée et bienveillante vaudra peut-être quelques nouveaux lecteurs (et quelques relectures) à un ouvrage qui les mérite. Je souhaite beaucoup de lecteurs aussi aux travaux de nos amis de l'Université de Paris X-Nanterre.

Jean-Paul GUAY
Institut d'urbanisme
Université de Montréal